

Le Fram

revue littéraire semestrielle

n° 16, printemps – été 2007

Serge Delaive *invite* _____ France De Beck

Guillaume Rodien

Karel Logist *invite* _____ Alexis Alvarez Barbosa

André Balthazar

Frédéric Bourgeois

Laurent Demoulin

Damien Grosdent

Joris Iven

René Swennen

Carl Norac *invite* _____ Vasile Petre Fati

André Balthazar

Balivernes (extraits)

Il avait un profil de médaille en chocolat exposée au soleil.

De temps en temps il sortait un miroir qu'il portait en poche, là où son père mettait une pochette fleurie, et il se regardait fondre, voyait ainsi s'écrouler, puis s'écouler les traits virils qui étaient les siens (il en était convaincu) dans les derniers mois de son adolescence.



Il n'a rien à dire à ce gros galet à la peau lisse comme le genou d'un vieux bonze, bien assis sur un tas de feuilles au bord de son bureau. C'est à lui, le gros, à lui dire des choses, et il essaye de l'entendre.

Pas un murmure n'en sort et cependant une légère caresse semble occuper son silence. Immobilité à la fois solide et souple : pas d'angles. Tranquillité patiente tout intérieure. On lui prêterait des yeux qu'il les fermerait.

Une présence qui a le temps pour elle.



À quatre-vingts mètres de haut, les grandes personnes paraissent bien petites, alors que curieusement les enfants conservent des dimensions qui sont presque celles de leur âge. Les chiens aussi.



Il avait lu quelque part à propos de quelqu'un « *persona non grata* ». Le mot : « *grata* » le chatouilla plus qu'il n'était normal que ce fût.

Peau sensible.

Il y en avait de ces mots qui parlaient seuls hors limite de ses balisages familiers. Il était temps de se mettre à l'abri de ces agresseurs, l'oreille posée sur des lexiques plus familiers.



Il ne veut plus entendre parler de rien et n'y arrive pas.

Il fait un pas hors du lit et déjà chantent des oiseaux qui causent. Il descend l'escalier, faisant craquer les marches comme pour un plaisir à-rebours, et écoute venu du bas un miaulement affamé.

Bruits bavards.

Une fermeture-éclair qui chante dans l'ombre d'une après-midi est un discours de trop.

Il perd ses oreilles et s'immobiliserait dans des boules *quies*, si celles-ci n'étaient pas roses comme des bonbons pour la toux.



Il n'était pas riche mais parlait haut, donnant aux mots qu'il lançait des sonorités de grosses pièces.



Il n'écoute pas les paroles des autres ; il préfère les lire, écrites, sensible au style direct puisé jeune dans les œuvres de la Comtesse de Ségur. Cela simplifie les échanges, dit-il, et évite les bavardages futiles.

Parfois, exercice qui lui donne un air d'inquisiteur têtue, il lit les phrases qu'il ne veut pas entendre sur les lèvres de ses

interlocuteurs, sans être sûr d'être tout à fait fidèle à leur traduction car, myope, il sait qu'il n'est pas à l'abri d'un lapsus, tout disposé à sourire intérieurement.



L'instant ténu — comme un murmure avant un vrombissement — quand l'eau qui chauffe s'émeut et frémit avant qu'elle ne bouille. Des pellicules de bouillonnements, en un certain désordre, sur une surface qui germe.

Frémir, un mot de cuisine qui chante bien mais à peine, à l'œil et à l'oreille. Une caresse.

Le beurre, ombre blonde, fond et avec quelques grimaces s'étend sur l'ombre sombre de la poêle. Bientôt un frétillement qui grésille, puis le tintamarre de la friture en chaleur.



Il ne savait de lui que ce qu'on en avait dit, ce qu'on en disait. Et ce qu'on en avait dit, ce qu'on en disait, n'était pas très clair en lui : il se trouvait un peu mieux que ce qu'on croyait qu'il était. Sa conscience zigzagait, sans fatuité aucune, mais pleine d'interrogations secrètes : n'avait-il donc pas le nez aussi droit que celui auquel il avait si longtemps rêvé depuis un voyage à Florence ? n'avait-il pas vraiment lu tel livre dont il vantait l'épaisseur ? n'avait-il pas chanté très jeune et très juste dans une chorale laïque ?

Ses questions qu'il se posait et l'encombraient, restées sans réponse au fond de sa gorge, ne lui gonflaient pas le cou, qu'il trouvait même gracieux dans le grand miroir de sa garde-robe.



Il n'aimait pas mourir ; il préférait s'éteindre.



Il mange de tout un peu. Cela ne devrait intéresser grand monde et cependant son assiette, comme une pleine lune dans un ciel de nacre, éveille la curiosité de ceux qui l'entourent, étonnés de si peu de choses dans un tel espace.

Il avale quelques miettes et se tait, n'ayant pas à répondre à de simples regards.

Il se ressert d'un radis qu'il épluche, sensible à cette torsade rouge sur du blanc de Limoges. Boit un peu d'eau. S'essuie les lèvres d'une serviette qui ne lui entoure pas le cou.

Il est bien dans son assiette. Ils sont bien dans les leurs, ses voisins de table.



Quand une petite idée lui venait, il la voyait germer comme dans un pot sur le bord d'une fenêtre. Ciboulette ou bégonia aimant l'ombre et la lumière, à portée de la main et du regard, sans manières.

Idée à faibles racines, à fleur de terre, à la tige encore tendre, n'ayant que l'ambition d'exister dans son pot et peut-être un jour d'en sortir pour flâner à l'air libre.



Il, de la jetée qui lui donne l'illusion de voyager sur un voilier, observe la brume qui transpire, venue de l'eau, du bas.

Dans cette vapeur se dessinent des arbres, surtout des saules, des prés, des vallées aux courbes transparentes. L'œil rêve.

Chez moi, pense-t-il, elle vient du haut et tombe sans bruit sur le buvard des herbes et, moins absorbant, sur le bitume des rues, les dalles des trottoirs.

Là, il se souvient de cris de mouettes qui percent le brouillard.

Illusions qui ne sont pas d'optique. Et vogue sa galère !

♦

Palper l'impalpable.

♦

Indolence ondoyante, un rien chevaline, une façon de tanguer imperceptiblement, sans croupe excessive. Elle marche et le regard de qui la suit se porte sur un dos respirant une santé qui ne pense à rien. Un dos qui vit sa vie, en toute harmonie avec des jambes, qui, des fesses aux pieds, ont la souplesse assez animale pour n'être que naturelle.

♦

Enfant, l'œil encore frais, crédule comme l'oreille, il avait entendu parler de « tempête dans un verre d'eau ».

Qu'un grand vent pût perturber soudain le calme transparent de l'eau dans le verre qui, devant son assiette, se jouait du soleil, aiguissait sa curiosité et son impatience, et taquinait au creux du ventre quelques lointains naufrages.

Ses attentes (elles n'occupaient pas toutes ses heures) ne furent jamais récompensées : l'eau de son verre ne révéla aucun remous, immobile dans sa limpidité. Ainsi apprit-il à se méfier des phénomènes annoncés, à ne croire qu'aux choses observables.

Plus tard cependant il se plut à penser qu'il n'est pire eau que l'eau qui dort.

♦

Comme bien d'autres choses, le temps se casse.

Il s'en rendit compte, montre en poche, un jour de vacances dans un pays de soleil, en découvrant au pied d'un beau mur de pierre un cadran en petits morceaux, son style démantibulé, ses chiffres romains en désordre, définitivement

dans l'ombre. C'est ainsi qu'il se résolut à croire un peu plus au passé.



Il faut peu de choses pour en appeler d'autres.

Dans le feu ouvert, une flamme broute la bûche. Chaleur et lumière dorées. Respiration de cendres, avec des flatulences et borborygmes secs.

Surgissent sans brutalité mais soudain une prairie et des vaches aux babines baveuses, et de l'herbe verte, drue sur un sol humide.

La flamme vacille, les cornes s'évaporent dans la braise chuchotante.

C'est tout.



Être sourd, enfermé dans sa tête. Oreilles oubliées.

Petite musique de nuit, de jour.

Mots à lire sur des gestes (jeux de mains, jeux de vilains ?) qui dialoguent, échangent, sans froissements de peaux, de cartilages.

Gymnastique bavarde plus que bruyante. Éloquence en l'air.

Éponge imbibée de rêveries, de rêves, d'images sans paroles qui répondent plus ou moins à d'autres qui parlent trop, à la merci des regards ouverts sur le monde tout proche.

Baisser les paupières, oublier les chuchotements des yeux. Écouter le léger tam-tam du cœur.



On ne sait pas ce qu'on est, se disait-il en portant le bout de l'index sur sa tempe gauche. Les mouches non plus, ajoutait-il pour se reconforter, le regard porté vers le haut, vers le

plafond de sa chambre où il aimait, dans le soleil, s'étendre sur le lit de la nuit à venir.



Droitier, il aime sa petite gauche aux doigts un peu gourds, aux ongles plus fragiles que ceux de l'autre. Main coquette ? Main paresseuse ?

Souvent présente comme pour ne rien dire, sauf quand soudain, par exemple, elle se réveille et marque une sorte de cadence sur un bord de table comme un pied le ferait sur une pédale de piano.

Elle aime jouer à la belle indifférente car elle se sait indispensable et tient à ses lignes (qui ne sont pas celles de sa voisine) et qui disent plus proprement l'avenir que le marc de café.

Elle n'est pas pour les bagues ou autres anneaux que certains lui imposent.



Les rêves mènent à tout.

Ainsi s'était-il réveillé avec au bout de la langue des grains d'ivoire : il était sûr de s'être rongé les dents pendant des heures.

Ainsi aussi s'était installée quelque part dans sa tête embrumée l'image d'un moulin à café, broyeur familier à vitesse humaine. Craie, os de seiche, farine de Carrare, tout y passait... Bouche ronde, mi-sphérique. Comme celle de son rêve, avec des dents et deux mâchoires: cloche à melons blanchie à la chaux dans laquelle une limace bien mûre suçait des pépites.

Éveillée, sa salive grince.



Tous les frissons n'ont pas la fièvre, même si venus du dessous ils secouent la peau du dessus et alertent la surface comme pour dire qu'elle n'est pas seule dans l'inventaire des chairs et des températures. Il est des frissons blonds comme des sucres d'orge.

Léger vertige à saisir entre le plaisir et l'agacement. Grésillement. Électricité de fine plume.

La lumière aussi a ses frissons, dans l'aube qui s'échauffe et le crépuscule qui s'endort.



Un grain de sable dans l'œil et c'est toute la machine qui se détraque : la plage s'écroule, l'océan bascule, le ciel s'effrite.

Les ailes de son moulin grincent ; il en oublie le ronronnement de sa montre qui, au poignet, accompagne le bourdonnement lointain de ses arrière-pensées.

F r a n c e D e B e c k

Qu'elle honore d'Éléonore (extraits)

La porte s'ouvre brusquement.
Je vous fais le café ?
Mmmhhh...
La porte se referme aussitôt.

Ça l'ennuie qu'on reste au lit, Cerise, t'explique Francesca, sept ans aux fraises. C'est d'une logique impitoyable.

Francesca repose la tête dans le creux de l'épaule de Polo et caresse un torse velu tel une « jeune fourrure de menthe ». C'est du Jean-Claude Renard que je m'autorise à piller pour mieux le répandre... et « du désir refont un rire », il y a de cela aussi.

C'est une nouveauté de musarder au lit, dit Francesca à Polo, qui n'en croit rien. Oui, tu crois ?

C'est à cause des horaires qui s'étaient légèrement décalés et pour l'un et pour l'autre. Le lit avait beau tenter de les retrouver ensemble, c'était devenu difficile.

Mais un matin flambant neuf — on pourrait dater précisément l'instant — Francesca et Polo se sont trouvés à aller dormir aux mêmes heures, à flâner de concert, à s'éclater la peau de sensations gourmandes.

Polo dit tout ça de vie écoulée ensemble ! Il compte sur ses doigts et il faut bien se rendre à l'évidence, il y a tout ce temps

déjà que Francesca connaît Polo, tout ce temps que Polo enlace Francesca et l'embrasse tous les jours, parfois plusieurs fois par jour, sur les lèvres. Il a beau tourner et retourner ses gants, ses doigts sont formels. Depuis cet été torride où, par quel sortilège, Polo et Francesca se sont trouvés les langues mélangées, tout ce temps a déjà défilé. C'est une chance, dit Polo.

Francesca danse. Elle enfile donc de petits chaussons roses. Il paraît qu'il n'y a qu'eux qui peuvent y faire. Il y a des musiciens. Un flûtiste. Un clarinettiste. Un percussionniste. Francesca glisse dans leurs notes et accompagne l'un puis l'autre. Elle peut se faire discrète pour laisser la partition exclusivement aux musiciens. Elle peut offrir quelques minutes de danse silencieuse juste pour le plaisir de l'air qu'elle déplace. Ce qu'elle aime par-dessus tout, c'est danser sur les chansons de Brassens.

Aujourd'hui, Polo rejoint Francesca au lieu de la danse et ils reviennent à la maison. Polo passe sa ballerine à la main. Francesca fend l'air d'un entrechat ou d'une virevolte. Il paraît que c'est le trop plein qui s'écoule encore. Il faut que l'élan tarisse pour arpenter le trottoir en y déposant un pied puis l'autre.

Et Cerise dans l'histoire ? C'est une chance, il y a la nourrice. On n'imagine pas l'importance du rôle de la nourrice, non pour l'épanouissement des parents dans leur grand art, mais pour l'essor de cet art justement. Pour qu'il puisse évoluer dans les hémicycles, les salons, les bouges d'un soir. C'est une chance, sainte Nourrice est disponible pour un enfant, pour un soir, pour le soir d'un enfant, pour une Cerise d'un soir.

Car Polo joue. Polo joue de la guitare, vous savez, cette espèce de caisse sur laquelle sont étirés quelques boyaux séchés. Sous le pincement d'un doigt adroit en sort un réel ravissement.

Polo est professeur. Il travaille dans le corps « en saignant » comme me le fait remarquer un ami de toujours. Il s'échine, il s'use, il s'offusque de la glotte à inculquer les notions du guitariste chevronné aux petits enfants envoyés là par des parents ébaubis. En un mot comme en sang, il enseigne à l'Académie de musique. Ce n'est rien, car quand la tension est trop forte, il prend sa guitare d'une main décidée et il entame le flamenco à tout rompre. C'est alors que l'enfant s'émerveille. Il vole du haut de ces notes qu'il sortira plus tard de cette caisse trop acariâtre pour lui aujourd'hui. Ainsi, quand Polo sort de ses gonds, l'enfant a le monde pour lui. Mais attention au directeur qui rôde, car vous savez comme chacun que cette musique n'a rien à faire dans une Académie. Si le flamenco fait mine d'entrer dans le pavillon de l'oreille du loup, puis si la note fait vibrer le tympan par l'entremise du marteau-étrier-enclume, ce n'est pas dans l'entendement du loup. Le loup-directeur peut mordre. Il n'aime pas ça et peut le faire savoir avec les crocs. Il peut y avoir accrochage.

Alors que voulez-vous ? Ces soirs-là, Cerise fait appel à sainte Nourrice. Il faut bien que jeunesse se passe.

Louison vit seule. Son agenda est rempli d'amies et d'amis. Elle a les rapports qu'il faut comme disent les gynécologues. Elle ne partage pas son quotidien nécessairement avec la même personne. Il y a des jours où ça la ravage mais... C'est à cause des déplacements inévitables de l'autre qu'elle ne supporte absolument mais absolument pas. Est-ce un déplacement qui décide de la vie ? Je n'en crois rien.

Louison est belle. D'une beauté sauvage. C'est ce que Francesca aime en elle. Ce côté sauvage qu'elle ne cultive pas. Regarde ses dents. Énormes, bien fichées comme une palissade aux éléments de toutes les couleurs. Et quand Louison parle, elle parle de toutes ses dents. C'est cela que Francesca aime en Louison. Et quand elles s'embrassent, elles s'embrassent de toutes leurs dents.

Louison tient une librairie. C'est la fonction qui la définit socialement. Le petit rouage qu'elle bichonne avec amour et qui participe au fonctionnement de la société entière. Si on la connaît bien, on peut la définir autrement. Ses proches n'ont pas l'impression qu'elle leur offre de la librairie pour les aider à vivre. Elle leur donne beaucoup de joie et de gaieté. Car Louison est gaie. Elle donne facilement à voir un rire plein de dents et de chaleur. Louison est généreuse.

Voulez-vous un café ? vous demande-t-elle si par hasard vous visitez sa librairie. C'est offert par la maison. Il y a un coin-bar où l'on peut déguster le nectar noir. Vous pouvez aussi compulser certains magazines mis à disposition. Vous pouvez vous taire mais uniquement si vous le voulez.

Louison preste quelques heures par semaine dans un centre d'accueil pour personnes en désaccord de société, comment dire ? hors société. Car Louison trouve qu'il y a un énorme déficit d'accueil. Certains ont beau tourner et se retourner telle la girouette par-dessus le clocher, point accueilli jamais ne sont. Il faut absolument les retrouver, dit-elle. C'est un comble d'obliger l'humanité entière à vivre en société qui ne peut contenir l'humanité entière. Ainsi Louison tente avec quelques autres de cerner le problème pour pouvoir l'enrayer, le faire disparaître dans le grand chapeau claqué de l'humanité. Elle se débat tous les jours que Dieu fait auprès de l'autorité compétente pour ce rêve de la faire rayonner hors de ces pauvres orbitales où elle a pris l'habitude de tourner.

Francesca regarde Louison. L'amitié peut-elle durer toute la vie ? N'est-ce un effet du voisinage ?

Et Pholansio ? As-tu des nouvelles de Pholansio ? demande Francesca.

Elle espérait qu'il serait passé par la librairie mais, Louison, non, ne l'a pas vu.

Mais de ce passé qu'elle traîne... C'est un peu lourd. Sourire-grimace de Francesca. Car le sourire est grimace. On grime le visage éteint d'un peu de grâce. C'est la grimace dont on ne se rend pas compte car elle éblouit. Parfois la grimace n'est pas assurée. Elle tremble sur ses bases. On la remarque comme la mauvaise herbe dans le jardin de Chambord. Ce n'est plus un sourire même si telle était l'intention de Francesca.

Qui danse avec Pholansio juste pour le plaisir du corps. Car Pholansio danse mais ce n'est pas sa fonction sociale. Ce qui n'empêche pas Francesca de s'inviter chez lui et ils dansent

dansent devant de grands miroirs installés dans une pièce presque vide, jusqu'à n'en plus pouvoir.

Parfois, on peut trouver Pholansio au bar de ce théâtre nommé la « Mer Veille ». Mais là non plus on ne l'a pas vu depuis belle heurette, dit Francesca à Louison.

Francesca quitte Louison. Cela fait déjà dix fois aujourd'hui qu'elles se sont quittées. Cela fait dix fois qu'elles se sont embrassées fort enlacées.

Il est tôt ce matin et Polo a empoigné... non pas empoigné... a délicatement sorti sa guitare de son écriin. Il s'est installé dans la salle de danse. C'est une pièce nue. Une pièce dérobée où Francesca aime à parfaire le pas de danse. Une pièce dérobée pour l'entraînement des tendons garder. Polo joue une partition faite pour la virevolte. Il veut atteindre cet état de délivrance du corps qui s'épanouit vers une sensation qui participe de la chose... rayonnante ? ... sublime ? ... pointue ? Polo joue encore les mêmes mesures. Qu'il reprend inlassablement jusqu'au polissage parfait parfait.

Francesca danse au rythme des hésitations, des contre-temps de Polo jusqu'au moment où la suite devient possible,

où le doigt n'attache plus et la fluidité des notes de pouvoir courir. Francesca reprend inlassablement la même gestuelle pour les mêmes mesures recommencées. Ils vivent les secondes en suspens toujours revues et corrigées. Puis le rythme se délie, la partition défile et Francesca se précipite vers l'autre tableau à longues enjambées. Polo s'ingénie à faire voler Francesca plus loin toujours plus loin par sa musique qui s'éjecte. Il y a de la symbiose de leurs deux corps. Le plaisir qui monte dans leurs deux corps. Puis Polo garde ce plaisir par toujours les trois mêmes notes recommencées. Et Francesca de contrôler l'élan en dansant toujours la même mesure par la même gestuelle. Elle contrôle la délivrance c'est-à-dire l'éclatement du plaisir dans tous les sens. Polo aime. Polo ressent ce changement en Francesca. Cet épanouissement.

Quelle présence, quelle rencontre peut illuminer Francesca d'une telle intensité ? demande Polo. Qui prolonge la complicité puis calme la note et Francesca revient près de lui car il y a ce désir de toucher des doigts la peau de l'autre.

Francesca se dérobe à la danse. Polo a encore plein de musique en lui. Mais Francesca se dérobe. Elle a un désir de Polo. Polo s'enfouit dans sa musique. Francesca arrête la danse. Elle ne danse jamais nue. Est-ce une maladie ce besoin de toucher Polo après toutes ces années de vie commune ? Elle ôte la guitare des mains de Polo à cause des paumes qu'elle veut... au fait... qu'elle ne veut pas voir ailleurs. Elle veut que ces paumes s'occupent d'elle. Un besoin exclusif. Est-ce légitime ?

Laurent Demoulin

Trop tard

VI (a)

il m'était un poème
à la Victor Hugo
alexandrins rimés
hémistiches mécaniques
sublime et ridicule
parlant ^{des}/_{aux} dieux romains
des dieux grecs de l'Olympe
s'étonnant de l'oubli
des hommes à leur égard
que je te demi-divinisais

un poème égaré
viril barbare naïf
vers qui s'accouplent
s'abouchent
et trimètres romantiques
j'ai voulu t'y inscrire
pour sauver mes rimes plates
de leur anonymat
et de l'indifférence
c'était la dernière fois

VI (b)

un amant solitaire
qui n'avait pas de femme
un trois-mâts sur le sol
un feu ardent sans flamme
une étoile anonyme
un champion sans victoire
un peintre sans son pinceau
une rock star sans guitare
un danseur isolé
un photographe opaque
un génie enfermé
au fin fond d'un cul-de-sac
une chanson sans musique
un soleil clignotant
un héros en attente
un glorieux don Juan
un Lovelace mirliflore
aux mille et tre déroutés

ci-gît mon épopée sans fin

VII (a)

à l'ombre des cathédrales
 dans les cafés de Liège
tu dansais sur les tables
 à vingt-cinq heures moins le
 quart
innocent et coupable
 tu t'offrais le grand écart
valseur choc mâle vestale
 feu follet pris au piège
chez les Gitans le soir
 comme dans une boîte fluo
tu avais soulevé de terre
 sur un air térébrant
dans tes bras une grand-mère
 sous les applaudissements
aux confins de la mémoire
 comme dans un numéro
au bord du temps perdu
 dont on ignore l'issue

si ton chant s'est tu où danses-tu

VII (b)

eau de moulin qui t'endors
 de pied marin d'eau si douce
à la farine de rose
 belle au bois comme un loir
barons de pèlerins en chaise
 chevaliers à tous crins
chairs de foule à canon
 démon d'onze heures qui
 sonnent
diabes Vaux-sous-Chèvremont
 anges impatients maniaques
fromages poires-vieilles-Tziganes
 souris battant montagne
bossus la larme à l'œil
 saules branleurs du dimanche
loups sans fin de haricot
 cheval blanc sur la langue
pommes de sapins de mer
 trottez sautez dansez

à sa gloire et en son honneur

VIII

Bodi depuis ta mort
*dans l'ordre ou dans le
désordre*
jamais plus je n'ai suivi
au bord du crépuscule
la grand-route de l'alcool
tout au fond de l'aurore
jusqu'au carrefour pluriel
depuis que tu n'es plus là
où se croisent deux nous-mêmes
*distinct(s) marrant(s)
blessé(s)*
je suis toujours resté
au seuil de l'amitié
dans l'agora lucide
un enfant m'est venu
où s'entrechoquent mille nous
sans un mot sans un geste
sans que l'on sache qui est qui
dans un silence absurde

quel aurait été ton discours

X

que depuis toujours sont morts les morts

qu'a été sa dernière chanson

XII

la chanson achevée
treize ans plus tard sans toi
offerte au jeune chanteur
interprétée hier soir
dans ce café high tech
qui ne voulait plus de toi
persona non grata
chanson morte qui revient
qui se tord brûle et crie
chanson par delà l'au-delà

qui marche seul sans un bruit
la nuit dans la froidure
tandis que s'enfuit la terre
au temps tournant en rond
dans le brouillard de la nuit
qui chantait une Suzy
la mort tournant en rond
qui répète qu'elle oublie
que la terre sera son nid

XIII

personne dans ce pays
 à l'orée de l'Europe
ignorant notre langage
 où le français nous isole
n'a gardé trace de nous
 toi déjà romanesque
et ne pourrait contredire
 moi déjà piètre poète
les récits de ma mémoire
 sur une plage achéenne
quelques bribes incertaines
 eau devant vin dedans
jeunes filles aux yeux fermés
 nus tournés vers la mer
dans un compartiment
 tel était ton désir
que j'ai peut-être inventé
 Acropole Tour Eiffel

ma mémoire ne croise plus la tienne

XIV

devance la mesure poétique

XV (b)

l'odeur de l'hôpital
là où tu perd ton rythme
n'est ni odeur de vie
de veine d'artère en déveine
ni odeur de la chair morte
tu ne te trouves pas auprès
des bras des vieilles Indiennes
des sages femmes psalmodiant
des bras des mers salées
qui délivrent le secret
des fonds des forêts noires
des chansons millénaires
des dos des chevaux en soie
et tu ne profites pas
des clins d'œil d'enfant sage
du sourire de l'aimée
elle est pure négation
ta conquête terminale

couché sur un lit d'hôpital

XVI

j'ai croisé hier ta mère
 à l'ombre des cathédrales
qui pleure en me voyant
 place de la place au centre
en te voyant en moi
 dans la ville initiale
c'est alors qu'elle m'apprend
 sans doute l'ai-je oublié
ton grand-père mort au camp
 ton aïeul résistant
ton père orphelin de guerre
 ton père sans père repère
soudain voilà l'Histoire
 ton vœu de virilité
la vraie la dure la raide
 ton amour du héros
sans pardon sans merci
 y trouvent une autre ampleur

l'histoire rebaptise-t-elle nos pleurs

Alexis Alvarez Barbosa

Ordre du jour

Je m'exprime, je précise que mon espèce de publicité n'est pas meilleure que le reste, pas moins dénuée d'allitérations abusives et faciles.

Je me lève avant l'aube de manière à grignoter les derniers atomes de la nuit.

Je goûte au ciel enduit de mauve liquide.

Puis je plonge dans un fleuve opaque, du côté des révoltés de pacotille.

Je ne me souviens pas d'avoir été une personne ensoleillée. Mais rien n'est tellement digne de mémoire, ni toi, ni moi.

Je me suis très vite caché dans un uniforme et des paillettes et le long de mes canaux coulent des navires chargés d'anticorps bourrés.

Paysage

Grande tension et nul apaisement. Le ciel est de nuages de poussière de sucre de sel de farine.

Quelqu'un trace des lettres dans la buée.

Ne t'arrête pas au milieu du gué gamin, casse la vitre, la façade, la maison, le village. Et va, va faire avaler la peine à coups de pommes mûres. Et à coups de mûres macule les visages des fouines.

Sinon tu meurs sans souffle et comme un technicien de laboratoire.

Alors écoute la dictée des écœurés.

Monotone

Les feux s'alignent, rouges au milieu du brouillard. Les fenêtres d'hôpital s'alignent. Les tombes au cimetière s'alignent. Les nains de jardin s'alignent devant le peloton d'exécution.

Qu'est-ce qu'on est futiles. Est-ce qu'on est futiles quand on a très envie de disparaître ?

Quand on espère se dissoudre, on n'a pas assez de ses lunettes pour pleurer. Encore que pour pleurer, mieux vaut avoir des gouttes.

J'en mets quand la nourriture me déplaît.

Sécurité

Violente panique de me voir détroussé. Une marmotte pleure de haine et me ronge patiemment.

Et puis ? Des coups de couteau se perdent, ce sont les aléas du marché. C'est comme ça que tout à coup, ceux qui dormaient se vident en rigoles blêmes. Ou sont-ce les radiateurs aux vannes mal fermées ?

Un homme sale me ressemble quelque part, qui se défonce et brise les vitres d'un coup de boule énervé. Je ne sais rien des suites de ses blessures.

Mais on l'a vu venir, parfois chez mon voisin, prendre une gorgée d'encre.

Lectures

Je veux te voir comblée par les enseignements des hypermarchés. Par leur grande considération.

Les matins sont tous les mêmes. On y lit Saint-John Perse avant d'avoir à répandre nos actes sur les trottoirs froids.

Je me suis congelé un doigt mais je te caresse quand même la gueule.

Commençons le bavardage, une bonne dose de cocaïne dans les oreilles. Pétiller chacun à son tour, briller de mille feux.

Je trafique des réponses à tester sur des animaux domestiques. J'étais moins malheureux avant, quand je classais des papiers.

Périple

Je traverse le sommeil, autoroute bien balisée.

Je crame des automates au passage. Aux effigies du président, du secrétaire et du cholestérol. J'écris des psaumes aux seins nus des grasses dindes. Je les grave de jour, à la lumière vive de l'été, sur mon crâne rasé ou mon sternum.

Ça sent le brûlé sous tous les édredons de la zone libre.

Moi ? Antiterroriste bien sûr.

Ainsi j'éclate des cocons et les mange. C'est bon pour les puceaux.

J'ai rencontré un type qui ne veut pas me fourrer une pomme dans la bouche. C'est peut-être moi.

Dîner

La bonne chère se lit les jours où il pleut abondamment. Dehors, en butte à tous les déchirements, errent des chiens. Et nous, toi, moi, eux, gavés, avançons en cercles concentriques jusqu'à l'exhibition. Gras comme des paons, lourds de tous les borborygmes de la conversation. Mon oncle psychanalyse de vieux cochons. Ils connaissent l'alphabet, pas plus, pas moins. Et savent l'éructer. Moi, j'ai la trouille, je le dis tout net. À quand l'abolition des boulimiques ? Quand on nous servira des carcasses au déjeuner, de la mort en boîte. Vivement dimanche.

Dresseur

Dompte le rageur qui dort là-dedans. Mais laisse-le avouer que la vie est hallucinante ici au-delà de quatre ans et demi. D'ailleurs les caravanes sont pour la plupart remplies de fades créatures en latence. Mais allez ! Allez, vous ! Ramasser des espoirs quand tous les marmots du coin ont déjà fouillé les décombres.

Qu'y a-t-il de l'autre côté du bois aux animaux calcinés ? Sûrement pas la douceur d'une voix mauve et qui serre aux intestins.

Logement

Vue d'une chambre seule, fermée. Sans humains. Non, chambre seule, mal coloriée, aux rideaux blancs tirés. Elle a vu un chien, qui a pissé dans un coin. Elle a vécu peuplée, jusqu'à l'arrivée des pompiers de la finance, qui caressent les pauvres cons. Jadis, un transsexuel rose et sa femme à moustache y ont fait joli, un temps. Et mêmes des junkies. Des junkies ? Ouf, il n'y en a plus. Chambre seule, plus pour longtemps. On y entasserait bien quelques nains de jardin. Il en court tant dans nos rues.

Alexis Alvarez Barbosa

Enterrement

Envoie tes caresses, elles reviendront, mortes, emballées dans du plastique. Heureusement tous nous nourrissons l'espoir de maigrir en pourrissant. Il faut marcher vers l'inconnu, en attendant la première floraison. D'ici là on s'ennuiera ferme, avec les squelettes de moustiques et libellules. On s'éclairera comme on peut pour lire en paix quelques signes qui sont dans la terre du temps.

Avec un peu de chance, on gravera soi-même l'un ou l'autre quatrain, élégiaque et glauque.

René Swennen

La mort

L'empereur Aznagar régnait sur la totalité des terres connues habitées par les hommes. Des voyageurs avaient certes relaté que dans des zones lointaines vivaient d'autres hommes en dehors de l'empire, mais leur aspect était si sauvage, si hirsute qu'on ne savait trop s'il s'agissait d'hommes ou d'animaux. L'empereur depuis son accession au pouvoir quarante ans plus tôt, avait défait des peuples multiples qu'il avait soumis à son autorité. Il avait entrepris de tout régir, de tout codifier : l'armée, les lois, l'administration et jusqu'à la vie intime de ses sujets : les mariages, les fêtes, les fiançailles, tout sous peine d'exil ou de mort — et la mort était préférable à l'exil — dépendait désormais de la volonté souveraine de l'empereur. Il ne s'agissait pas d'une volonté arbitraire, comme chez les barbares qui l'avaient précédé, mais d'une volonté définie par des règles générales qui s'appliqueraient à tous, et que les juges avaient pour mission d'appliquer.

L'empereur se sentait vieux et savait que sa mort approchait. Il avait fait construire un tombeau gigantesque, comme jamais on n'en avait vu, dans lequel il avait prévu de reposer avec ses chevaux et ses guerriers. Ses palais étaient déjà distribués entre ses enfants et ses épouses. La fortune colossale qu'il avait accumulée l'était également, mais il y avait une chose sur laquelle il ne régnait pas : la mort, la sienne.

Il réunit ses conseillers et leur dit :

— Je règne, dit-il, sur toute la surface connue de la terre. Les hommes qui échappent à mon empire sont des singes

plutôt que des hommes, et nulle volonté n'existe en dehors de la mienne. Je gouverne aux naissances, aux mariages, aux funérailles, mais il est une chose qui m'échappe : ma propre mort.

Ce fut la stupeur parmi les conseillers. Jamais l'empereur ne s'était exprimé de cette manière.

— Illustre maître, dit le plus jeune des conseillers, il est normal que la mort échappe à ton pouvoir : tu es resté un homme, au lieu d'être un dieu.

Un frémissement de terreur circula parmi les conseillers, car l'empereur était assimilé à un dieu.

— Pour connaître les secrets de la vie et de la mort, poursuivit le jeune conseiller, il te faudrait interroger les prêtresses des mystères.

C'était là aborder un sujet sensible. Les prêtresses des mystères restaient vierges, alors que l'empereur avait édicté que toute femme était tenue de se marier à seize ans au plus tard afin de multiplier les naissances et donc les guerriers. Il avait fallu, après une longue délibération, un décret spécial pour permettre aux prêtresses des mystères de rester vierges. Encore fallait-il qu'elles fussent vouées à leur condition dès l'âge de trois ans, et que leurs familles payassent un dédommagement au trésor impérial.

— Bien, dit l'empereur, demain je me rendrai au Temple des mystères.

Ce fut une nuit horrible pour le palais impérial. Les maîtres de cérémonie s'agitaient pour préparer le voyage et le rendre aussi confortable que possible. Les fils de l'empereur et certains courtisans intriguaient comme si la succession était déjà ouverte. Un ministre particulièrement honni choisit de se suicider. À l'aube, l'escorte quitta le palais impérial parmi les pleurs. Chacun était convaincu de ne jamais revoir l'empereur. Celui-ci dans sa litière offrait un visage impassible. De deux choses l'une : ou bien les prêtresses des mystères entretenaient pour leur plus grand profit des superstitions issues des temps anciens, et dans ce cas elles périraient, ou

bien la grande prêtresse lui dévoilerait le secret de la vie et de la mort, et l'empereur resterait sur place pour mourir.

La route s'élevait en lacets le long du rocher au-dessus de la mer. L'on voyait planer les aigles et l'on entendait le rire des mouettes qui semblaient se moquer des voyageurs. En bas, la mer s'étendait à perte de vue. La végétation changeait à mesure que l'on s'approchait du temple. La montagne se remplissait de cactus et de fleurs, des odeurs nouvelles apparaissaient. Malgré l'heure avancée, l'empereur décida de poursuivre l'ascension jusqu'à un pavillon en bois qui servait de refuge aux pèlerins. Il y passa la nuit ; le matin, toute la troupe repartit. Un messenger courut jusqu'au temple pour prévenir que l'empereur arrivait.

Quand celui-ci fut devant le temple, il semblait que nulle vie n'existât encore dans celui-ci. Personne ne l'attendait devant le portail. Aucun visage ne se montrait aux fenêtres. L'empereur s'avança et frappa trois fois à la porte. Elle s'ouvrit et une jeune nonne s'inclina devant lui.

— Qui êtes-vous ? dit-elle.

— Je suis l'empereur Aznagar.

— Entrez, je vous prie, illustre maître, la grande prêtresse vous attend.

L'empereur fut rasséréné par ces paroles. Il entra seul dans le temple et s'assit dans une petite pièce qui servait de salle d'attente. Une prêtresse se présenta lui et lui offrit une collation ainsi que des boissons.

— Que puis-je faire pour vous ? dit-elle.

L'empereur lui expliqua l'objet de sa visite.

— Je comprends, dit la prêtresse, mais je dois vous prévenir que l'initiation est lente. Il vous faudra traverser trois temples. Dans le troisième seulement vous verrez la grande prêtresse. À chaque étape, un peu du mystère vous sera découvert.

— Je suis prêt, dit l'empereur que la montée avait épuisé et qui sentait en lui les premiers symptômes de la mort.

Le premier temple était une pièce austère en pierres jaunes sans la moindre décoration. L'on n'y voyait ni autel, ni statue, ni rien qui fût préparé pour un sacrifice. Il s'assit sur la pierre et attendit. Une prêtresse entra, voilée des pieds à la tête.

— Que demandez-vous ? dit-elle.

— Je demande à connaître le secret de la mort. Je commande à toutes choses ici-bas. Il n'y a pas d'homme qui n'obéisse à ma volonté. J'ai ordonné des lois qui régissent les moindres détails de la vie publique et privée, mais je suis impuissant devant ma propre mort et ne sais pas ce que je deviendrai.

— Tu ne commandes à rien et tu ne règues sur rien, dit la prêtresse, sauf sur ce qui passe. Ton pouvoir est absolu sur ce qui n'importe pas, mais as-tu changé le cours des marées, le rythme des saisons, le mouvement des astres, la marche du soleil ? Les hommes tels des fétus de paille vont et viennent, emportés par le vent ; c'est ce qu'on nomme la vie, le monde, l'empire. Sur cela ton pouvoir est sans limites, mais pour le reste il est nul. Si tu le déposais ici à mes pieds, ce serait exactement comme si tu ne renonçais à rien, et cependant le renoncement est la première étape du mystère.

— Je renonce, dit l'empereur, à ma gloire, à mes palais et à mon règne. Je suis Aznagar, un homme parmi les hommes.

— Alors, dit la prêtresse, tu peux entrer dans le deuxième temple.

Elle conduisit l'empereur dans une deuxième pièce, elle aussi faite de pierres jaunes, mais dont la luxuriance contrastait avec le dépouillement de la première. L'on aurait dit un jardin merveilleux plein de fleurs, d'arbres et de plantes. Des fruits étaient disposés sur des plats d'argent, ainsi que des viandes et du pain en abondance. Du vin remplissait des

flacons, des étoffes pendaient au mur, et des vierges dénudées attendaient le visiteur dans des poses alanguies.

Une autre prêtresse, elle aussi voilée des pieds à la tête, attendait l'empereur.

— Qu'est ceci ? dit Aznagar. J'ai renoncé à tout.

— Tu as renoncé à tout, sauf à toi-même, dit la prêtresse. Tu as sous les yeux toutes les variétés du plaisir, tous les raffinements du bonheur. Tu peux en profiter, nul ne t'en tiendra rigueur, mais si tu veux percer le secret de la mort, tu dois renoncer à la vie.

— Je comprends dit l'empereur, je renonce à la vie, je ne suis plus qu'un regard tourné vers les dieux.

La prêtresse frappa à la porte du troisième temple. Celle-ci s'ouvrit et la grande prêtresse apparut. Elle ne portait pas de voile et dévisagea l'empereur avec bienveillance.

— Je t'attendais, fils de l'homme, dit-elle, je savais qu'à l'approche de la mort tu viendrais me demander la clef des mystères.

— Je ne suis plus rien, dit l'empereur, sinon un fétu de paille emporté par le vent.

— Que demandes-tu ? dit-elle.

— Qu'est-ce que la mort et derrière la mort qu'y a-t-il ?

La grande prêtresse lui montra le temple. Il s'agissait d'un cloître à ciel ouvert, empierré de bout en bout. Au centre se trouvait une fontaine et à côté de celle-ci trois épis de blé.

— Tu as devant les yeux la réponse au mystère de la mort dit-elle.

— J'ai compris, dit l'empereur. Comme l'épi de blé, je dois périr pour renaître. Mais sous quelle forme ?

À ce moment, une mouette rieuse passa dans le ciel. La grande prêtresse la désigna du doigt. « Tu as la réponse », dit-elle. L'empereur sourit, il s'allongea sur la pierre de la fontaine et prit en main un épi de blé. Il le baisa et le posa sur sa poitrine, puis fermant les yeux, il mourut.

Vasile Petre Fati

*Traduits du roumain
par Constantin Abaluta et Gérard Augustin.*

Anniversaire en octobre

Je suis né
dans cette ville près de la mer,
à l'aube mon cri
a réuni les étoiles.

Puis est venu l'hiver
et ma mère a emmailloté
mon doigt avec du plantain
lorsque je me suis cogné
la première fois contre un mur.

Les feuilles sont tombées
et un beau jour
j'ai perdu mon canif auquel manquait la lame
et suis resté seul
sans amis
pendant toute la saison.

Lorsque j'ai grandi
ma mère m'a emmené chez le photographe
et j'ai pleuré
quand un de mes camarades
s'est noyé.

Et me voilà aujourd'hui
avec ma cravate
me fêtant moi-même dans la nuit
et souriant à l'enfant du miroir

Une pipe

Autrefois j'ai eu une pipe en bois de cerisier,
Ça s'est passé il y a longtemps, un mauvais jour,
J'étais encore jeune, l'odeur du thé faisait resurgir de loin
quelqu'un,
 Qui pouvait-il être ?
 À midi j'avais peur d'un épervier
 Sur le toit de la maison,
Mais des jours durant j'ai marché
 Dans les sentiers herbus,
Comme si tout était dû à la bonne fortune.

Ma tante du Kamtchatka

Ma chère tante du Kamtchatka, mentais-je à l'époque,
 s'intéresse
 toujours à ma santé plus mauvaise que le houblon.
Et qu'est-ce qu'il arrivera, comment réussirai-je avec mon âme
 généreuse comme un havresac de soldat.

Vous me croyiez lorsque je disais qu'en hiver elle cultive des
citrons pour
une bonne entente des États du monde
Et qu'un soir lisant des livres de Walter Scott elle
penserait à moi
Et alors j'enlèverais son gant comme dans un combat naval.
Vous me croyiez parce qu'à l'époque ma tête d'adolescent
avait le prix des grands lingots,
Vous rentriez chez vous, vous oubliiez et moi je vous étais
fidèle
comme les patins luisants des traîneaux
Et au nom de vous tous je pensais à l'époque à ma tante
du Kamtchatka,
Comment elle doit être, comment elle viendrait si elle existait
vraiment.

La pèlerine

Vous qui m'avez aimé et m'avez aimé
Pensez à moi comme à un homme seul.
Mais à présent laissez-moi frôler de ma main
La pèlerine de mon père mort.
Elle est là-bas, les bords râpés,
Les poches gonflées de fleurs des champs.
Ses manches pendent des deux côtés.
Tu pourrais danser avec
Et même lui donner un coup,
Un coup violent et que la pluie s'entende sur les toits
(Ô père, tu es plus faible que ton fils !)
Et tu pourrais la frapper encore une fois.
Vous qui m'avez aimé et m'avez aimé,
Laissez-moi là-bas.

Le jour où j'ai appelé le taxi

Le jour où la neige est tombée dans le parc municipal,
Le jour où la neige est tombée sur la cathédrale gothique,
où tu t'es coiffée court, court
où le gardien a crié : va-t-en d'ici !
Le jour où j'ai brûlé de ma cigarette
La pèlerine de ta cousine,
où j'ai vu l'avion sanitaire,
où il ne pouvait plus rien faire,
Après que j'ai traversé la voie ferrée,
Le jour où j'ai bu le thé,
Le jour où j'ai appelé le taxi
Dès que j'ai frotté l'allumette
Pour voir le nom de la rue,
Pour voir si tu étais là.

Le glacier

Le glacier géant peut arriver un beau jour.
Frapper à la porte, se frayer une voie pour entrer.
Sa peau toute rose, il m'attend,
Derrière les armoires et les portes, les tables et les chaises,
Derrière la commode ancienne.
Haïssant cette maison aux objets de quatre sous.
Resplendissant, le glacier est là, attentif au moindre signe,
Il me hait, moi qui me tiens à présent en plein jour.
À mesure que je m'approche du petit placard,
À mesure qu'on me voit tendre les bras,
Qu'on m'entend crier,
Pleurant doucement rien qu'à sa vue.

Une pluie d'il y a mille ans

Il y a mille ans une pluie énorme est tombée
Et un roi a regardé la pluie.
Même si le monde a oublié cette pluie
C'est mon devoir d'écrire là-dessus.
Donc il y a mille ans une pluie énorme est tombée
Et un roi l'a regardé.
Pauvre roi, il est mort depuis longtemps.
Il a pris avec lui, dans la tombe, cette pluie énorme,
Pour ne pas rester seul.
Beaucoup de gens sont venus dire qu'il avait été un brave roi,
Que sa mère lui avait apporté cette pluie dans un petit pot en
terre
Et que le roi ne savait même pas écrire.
Il est tellement triste d'être roi
Et de regarder, tout seul, la pluie sur la terre.
Il est préférable de donner un sou aux mendiants de toutes
sortes
Et d'oublier que ce monde leur appartient,
Parce qu'un roi qui regarde la pluie
Est comme un homme qui se meurt.

Veille

Parfois je me réveille la nuit,
J'entends le vent qui souffle du côté de la mer,
Le courant qui passe à travers la cave pleine de rats.
La maisonnée dort.
Le lendemain je prépare un thé faible pour tous,
Je leur parle de n'importe quoi

Mais jamais de moi.
C'est un beau matin où je pourrais dire
Que ma mère ressemble à ma cousine, à ma tante,
À la femme de ménage.
Quelque chose de gai arrivera un jour,
Comme un bout de craie qu'on tient dans la main.
Aujourd'hui il fait soleil et on croit que tout ira bien,
Le peu de jaune et de rose
C'est tout ce qu'il me reste.

Prière pour un copiste

L'image de celui qui a été flotte encore longtemps dans la pièce.
Il y a tant de silence autour qu'on peut croire n'importe quoi
sur les démons
Ils peuvent venir et prier pour quelque argent,
Ils peuvent venir et tomber à genoux
Et toi tu les crois sur parole toutes les fois.
Mais sur moi on ne saura rien,
Humble copiste des anges,
Un homme de rien qui gagne son pain
En copiant les anges.
Dans ce quartier les anges se hâtent,
Ils n'ont plus de temps pour les morts, ils n'ont plus de temps
pour les vivants,
Et moi je dois les copier en hâte,
Comment ils viennent et ils partent. C'est pourquoi je prie pour
eux,
Afin qu'ils viennent toujours dans ma mansarde, où la
tuyauterie de l'immeuble
Peut les effrayer constamment.
Ce sont de bons anges qui viennent. Et ils partent.

Guillaume Rodien

Vae Soli (extraits)

LA-BAS

Voyage de Martaban à Namlea dans l'île de Buru
Par Singapour et Batavia sur l'*Alizé*
Et Semarang et Célèbes
Sur un pindjadjap
De forbans
La *Guêpe des Mers*.

Voguer en solitaire, aller de port en port
O jeunesse perdue, tel était ton destin.
Yeux mi-clos dans la brise et caressant le sort
Affublé d'un bandeau, je partis un matin
Gonflé d'un mâle orgueil et d'espoirs de fortune
Et le cœur habité par une ombre importune.

D'abord ce fut la mer que la houle ébouriffe
Et puis Salvage de Madère et Ténériffe ;

Martaban était loin vers la Côte de l'Or...
Ayant doublé Le Cap, nous touchâmes Durban —
Relâche rougeoyante, ainsi qu'un matador — ;
Trois jours plus tard, nous retrouvâmes l'océan.
Après les Cargados aux cocotiers géants

Baisées par les voiliers des souffles fainéants,
Au-delà des Chagos, vierges de frégatons
Nimbées par les colliers mouvants des phaétons,

Artimon agité, pétrels au garlandage,

Notre vaisseau fit route vers les Nicobar
Aperçues à l'aurore aplaties sous l'orage
Mêlant aux nues l'arôme du liquidambar.
Le soir jeta son ancre, informe vétéran
En vue de Môktama, l'ancienne Martaban
Amenant sur le pont la rumeur du Coran.

Dans ce delta des pluies demeurait la beauté
Anonchalie sur un divan de l'estuaire
Nu-pieds dans les embruns, comme l'éternité
Souriant aux flâneurs de la nuit portuaire,

Le hasard sur le front et le vent sur les lèvres.

Il avait nom Manjir, c'était un fils du fleuve
Le cœur plutôt serré sous sa chemise neuve
Et la joue façonnée par les Maîtres Orfèvres.

Dans la foule du quai, remuante au soleil
Eberlué, je le cherchais à mon réveil ;

Blettissant, désormais, sa fleur dans mon bagage
Un main fée, bientôt, bercera mon sommeil.
Ressuscité par le zéphyr et le tangage
Un peu filant, je contemplai le soir vermeil.
Plus loin, notre navire effleurait les Mergui
Archipel acrostiche de vagues montagnes
Reclus dans le coton de l'éther alangui.

Se fauillant parmi les flots vers ces cocagnes

Infundibuliforme, un banc d'aigles de mer —
Nébuleuse inouïe des steppes outremer,
Gloire d'or du printemps de leur infinitude —,
Atteindra quelquefois mes nuits de solitude.
Pendant six jours, nous vîmes la terre bleutée ;
On fit, le treize avril, escale à Singapour...
Une averse têtue vint assombrir le jour
Recueillant mon esprit au bord de la jetée.

Et le bateau féal, comme un pays de France
Trem্পait dans le port gris à la molle fragrance.

Balcons morveux des horizons pris en sandwich
Augurales baleines des bonds du ressac
Torpides matinées à fumer du haschisch
Affligeantes veillées le nez dans son bissac.
Venant du Nord, un passager aux boucles blondes
Insondable étranger faisant le tour du monde
Affriandé par mes volutes vagabondes,

S'épancha dans le soir du détroit de la Sonde ;
Uniment amoureux des viriles bordées
Relaps des nuits muettes et dévergondées.

La côte découvrit ses ambages difformes,

Architecture plutonienne des volcans ;
Lustrant les eaux de leurs sillages filiformes
Inscrutables, les paraos, les padouacans
Zigzaguaient sous la lune, ainsi que les Taurides
Et des corbeaux de mer, voraces apatrides,

Ennuageaient la baie de plumes et de fientes
Trébuchantes au long des voiles impatientes.

Son pavillon pourpré dans le ciel jaunissant

Et sur ses phares assemblés en coquillage,
Même frou-frou follet qu'au large d'Ouessant
A Batavia, l'*Alizé* manqua son mouillage.
Rousse, moite, pourrie, gorgée de ratafia
Architriclin des goélands et des frégates
Noyée dans les piments des cheveux des pirates
Glabelle ornée de boue, telle était Batavia.

Et je marchais, terriblement, loin de la ville
Transsudant et hagard, fuyant la foule vile.

C'est à la mer que j'arrivais, le pas débile
Épuisé d'esquiver sans cesse le méchef —
La pluie tombait sur les stropiats mahométans — ;
Et j'embarquais alors sur une étrange nef :
Broutant le jour, le vent, le torse des forbans
Eustache aux dents, folie dans l'œil, j'allais, exsangue
Soupirs dessous le bras et sabir sur la langue.

Sous notre toile délavée par les tempêtes
Un matin nous touchâmes l'étrange Célèbes
Rétrignolée sous le grand pavois des mouettes,

Ubéreuse et plus blonde que les siouf de Thèbes
Navrée, pourtant, comme les soleils des poètes.

Par les flots coraciens que traîne la mousson
Il arrive parfois que des marins perdus
Naufragent tristement sur les seins éperdus
De ceux dont la beauté n'a pas fait sa moisson ;
Je suis de ces étoiles prises sous l'averse
Abolies par l'Hiver des trop longs désaveux.
Dors..., mon ange adoré, de ton sommeil vainqueur !
Je veille ta misère qui me bouleverse.
Adieu, disait la vie, — moi baisant ses cheveux.
Peut-être que la mort sera douce à mon cœur.

Depuis ce chavirage dans l'or de Célèbes
Ebloui, je confonds les ports et les éphèbes.

Fatigué de rouler nuit et jour sur les mers
O funeste voyage aux écueils tant amers ! —
Roman du mauvais sort, ascension de mirages —,
Bientôt je débarquai dans l'île de Buru
Abîme de lumière, idole des orages
Nymphéa de l'azur des volucres couru
Semper virens, comme les normands pâturages.

Longtemps, je crois, sous la canopée smaragdine
Assoupi, je vécus au fond d'une verdine :

Général, j'étais seul parmi cette cambrousse ;
Une main désœuvrée et l'autre à la rescousse !
Et quelquefois j'allais en ville en pousse-pousse
Pour m'offrir un petit plaisir, selon mes vœux
Et aussi pour me faire couper les cheveux...

Déjà me souvenant des îles de la Sonde
En vain, je demandais à ma carte du monde
Sur quel flot je pourrais continuer ma ronde.

Mais tous ces souvenirs de ma vieille souffrance
Echouages déserts et parsemés d'émondes
Reliques cérulées des vierges mappemondes
Sauront-ils me bercer sous la terre de France ?

II

AILLEURS

Traversée de l'océan Pacifique
Par les îles Salomon, Tonga,
Par l'atoll marquisien de Vahunaoa
Mangareva la Mauve
Et au-delà jusqu'au port
De Viña del Mar.

Toute la vie, mon fils, nez au vent sur la hune !
Renifler le soleil des bonaces des mers
Avancer dans les nuits que damasse la lune
Vers les gouffres vainqueurs où passent les hivers.
Egaré quelque temps, j'ai retrouvé la vague ;
Radoubé mon esquif de moine gyrovague.
Sur mes yeux, c'est juré, je serai mathurin !
Et j'oublierai les vagues de l'amour chagrin
Et la brise inouïe de son corps souverain.

Depuis qu'en mon cerveau l'espérance agonise
Et qu'en mon cœur l'indifférence s'organise,

La mer est mon trottoir, la fiente ma pitance ;

On voit crever des chiens dans cette solitude.
C'était ainsi dès le début, — une habitude !
Enfant, déjà, mis au rebut, — quelle importance ?
Anéanti, c'est dit ; je peux rouler sur l'onde,
Narguer les ouragans, dragonner la surface,

Prendre la lame qui se brise en pleine face,
Abandonner, ravi, mon étoile inféconde :
Ci-gît un poète français, sans nom ni date !
Il est arrivé seul, il est reparti seul ;
Fils de personne, il traîna toujours la savate
Il n'a rien d'autre qu'un poème pour linceul.
Que n'est-il demeuré dans le sein de la nue !
Une ombre en son berceau, se couchant, inconnue
Etreignit son front blond — puis sa tête chenue.

Pourquoi faut-il que notre épitaphe prospère ?
A-t-on jamais une autre mine que son père ?
Remise-t-on un jour ce que notre aile espère ?

Les questions, ces délires, sont des trouble-fête
Et les pourquoi se valent qui n'ont nul suffète ;
Sous le soleil, rien de nouveau, dit le prophète.

Il est vain de rêver, de rechercher des portes
Les rêves fertilisent les épilepsies
Et ils se coalisent, comme les cloportes,
Soumettant nos regards aux métamorphopsies.

Séduits par l'hystérie du Paradis perdu
Assignés aux chimères de la vanité
Les hommes ne voient rien de leur caducité ;
Omnis homo mendax, — le mot est entendu.
Mais sur le char du carnaval, leur cœur endure
Offert aux génésies plus basses que l'ordure
Nolens, volens, parmi la nuit et la froidure.

Tous les soirs, ils s'enroulent dans un vague songe
Oublieux des malheurs, des doutes, des revers
Nonobstant les douleurs et les troubles divers,
Gagnent-ils la ténèbre où siège le mensonge :
A moi ! se disent-ils, mon leurre est l'Univers !

Passager interdit, leur esprit de nuit blême,
Aveuglé par les gemmes brillant sur les mers
Roule, comme l'épave des gouffres amers :

La pitié seule est vraie que l'on a pour soi-même.

Allez ! couche la vie et mords-la jusqu'au sang !
Traverse les enfers des cosmes aberrants !
Ondoyant sur les eaux, porté par les courants,
Libéré des torpeurs du misérable rang,
Lève ton poing d'amour et puis meurs sur le flanc !

Montant, plus haut, vers l'âme des théogonies
Atteindre l'Archée d'or de la sérénité ;
Revêtir les parfums des blondes Virginies
Qui versent leur embrun parmi l'éternité.
Un après l'autre, escalader les sommets clairs —
Irréméable azur des doyennes mémoires —,
Sonder les Omphalos des vents et des éclairs —
Immiscibles sommeils d'indigènes grimoires.
Etendu dans ma barge, ainsi que sur un fil,
Navré, j'entends au large une sorte de chant :

De nihilo nihil..., dit cet écho subtil ;
Etrange ainsi soit-il dans l'orange couchant,

Verset étourdissant des Arcanes Majeurs
Antienne sans appel de l'absolue folie
Horloge échevelée des soleils voyageurs
Universel refrain de la mélancolie.
Nul âtre, ô matelots ! nulle ancre, nul amer ;
Amorphe chœur des flots et des rafales grises
Où traînent les sanglots des piteuses églises,
Aimé des cachalots et des oiseaux de mer :

Manteaux gris et flamants en vols processionnels...

Anges d'ardoise, hippocampus, légions de diables
Nochers que toisent les naufrages supernels ;
Gagné, mon fils ! le soir descend ses archipels.
A vous, vents de la mort, souffles irrémédiables,
Recouvrez l'horizon de vos pâles algèbres —
Epilogue infini des rouges agonies —,
Voilez son front de vos macrochires ténèbres —
Apothéose noire des cosmogonies — ;

Les plages blanches, les forêts des nuits magiques
Achevez les soulas des voies lactées tragiques !

Maquignonnant l'absurdité, l'homme de foi
Ardélion débauché, regrattier aux abois,
Use des vieilles lunes pour forcer l'effroi ;
Vêtu d'horribles oripeaux dessous l'orfroï,
Egrène-t-il ses jours en allant de guingois !

Empourpré des afféteries du déshonneur
Trépignant de superbe et fier patelineur.

Adieu, piété sacrée ! adieu, serments de feu !
Un peu de sang pour l'art, quelques os pour l'enfeu.

Depuis les temps obscurs qui s'éloignent Là-Bas
Evanouis dans l'or des anciens mastabas,
La beauté seule essaie de pardonner la vie
Assise au paradis, éternelle et ravie.

Je meurs d'avoir un jour osé sur ses cheveux
Un baiser ruisselant de féroces aveux.
Sans répit, mon esprit supplicié vagabonde
Que j'aime et que je hais sa bouche de poison :
Urne étrange d'abord et puis cachot immonde,

Alchimique ciboire de la déraison

Uranophore plaie jetée parmi le monde ;

Pâlissant, je le vois qui se voit regarder...
Oppressé par le sang des noires vérités ;
Ravageuse vision que rien ne peut farder —
Trouverai-je la route des blondes cités ?

Démiurgie de souffrance, ô rumeur du tréfonds !
Enchaînant la Vacance de râles profonds.

Vae soli, vae soli..., dit le prophète.
Ita diis placuit, — ainsi tu es damné ;
Nativement perdu, loin de la vie en fête
A la branche pendu, d'épines couronné.

Demain, c'est le printemps, la saison des beaux jours ;
Et toi, tu seras là, la fleur à l'agonie.
La solitude est une vieillesse infinie.

Mourir est si mauvais à l'âge des amours ;
A mourir pour mourir, on préfère survivre
Reprendre le chemin dont rien ne nous délivre.

Îles du vent

Elles abritent des rivières de brocart
Bâtissent un voussoir au galop de l'absence
Où glissent vers le soir les îlots du hasard
Et où gravitent des bannières de silence.

Des chevaux de Gauguin se promènent tranquilles
Parmi les flancs prasins des naines altitudes
Amis et souverains d'indigènes nubiles
Leurs songes pérégrins des vaines solitudes,

Pareils à ceux des peupliers des cimetières
Brillent des feux du sablier de leurs crinières ;

Et du chemin blanchi qui tombe sur la mer
Moulu par l'anarchie des trombes de soleil
Je contemple et contourne l'ombre de l'éther
Puis m'en retourne au temple sombre du sommeil.

La vraie vie

Je suis le Grand Nocher d'une armada sans nombre
De bâtiments de fer aux canons hystériques
Une flotte d'enfer cinglant sur le dos sombre
De la poussive mer criblée de coups de triques.

Dans le soir de sirop ignoré par les foules
Dans l'azur de lingot des typhons en sommeil
Lancé au grand galop sur les chevaux des houles
Je cravache le flot vomissant de soleil.

J'engloutis les jetées sous des trombes de flammes
Et mes noirs bataillons écrasent les cités ;
Les tourbes hébétées à la vue de mes prames
S'enfuient sous les haillons des vieilles vanités.

Frédéric Bourgeois

C'est assez incroyable, mais à chaque fois que ça arrivait, elle savait ce qui allait suivre.

Elle habitait seule, dans une commune plutôt aisée. Elle vivait seule donc, et attendait sans se presser que l'Amour daigne la toucher. Elle travaillait quand elle pouvait, voyageait un peu, déambulait d'une ville à l'autre. Elle avait un joli visage et des goûts tout aussi attirants. Ses yeux disaient beaucoup. Elle sentait bon d'une odeur surannée. La pièce centrale de son appartement était peinte d'un vert sombre que seule une lampe tournée contre le mur réveillait. Dans un coin, un vieux cactus récupéré sur un tournage animait l'appartement d'une nature morte.

Un peu plus loin, il y avait d'autres immeubles et, dans ces autres immeubles, d'autres personnes. D'autres filles, comme elle, la petite trentaine, à attendre que quelque chose se passe. Une personne, dans ses immeubles, avait même un chien. C'était une bête calme et docile. Elle avait le poil sombre comme ses yeux et le caractère doux comme ses poils. Elle n'aboyait que rarement.

Un peu plus loin, au bout de la rue, en fait, il y avait un hôpital. Et à chaque fois que le chien se mettait à hurler, elle savait que quand il s'arrêtait, une ambulance passait.

Il était chef du rayon poissonnerie dans un supermarché de la région. Et il aimait à rappeler avec un agacement symptomatique à quiconque voulait l'entendre que dans la locution nominale « chef du rayon poissonnerie », il y avait le mot « chef » et que personne, non, personne, ne lui enlèverait cette fierté.

Certes, il vendait du poisson. Mais il était le seul à décider quel poisson serait vendu dans la journée et quelle quantité de crevettes il fallait commander au fournisseur. S'il avait décidé qu'il en fallait quinze kilos, il les lui fallait dans les vingt-quatre heures. On s'en doute, il ne pensait certainement pas au petit Japonais, seul, dans sa cave, qui décortique les crevettes qu'il a reçues d'Europe, dans des conteneurs glacés, et qu'il devra renvoyer en Europe le lendemain, dans les mêmes conteneurs, que son collègue aura préalablement remplis de nouvelle glace pilée et de sel.

Elle, bien entendu, ne s'était rendu compte de rien. Lui était là, comme si elle l'avait invité inconsciemment. Le gsm dans la poche. Le coup classique. Il l'entendait rire avec son fils. « Non, non, qu'elle disait, on va rentrer maintenant. » Lui, ça lui faisait chaud au cœur. Il ne pouvait pas expliquer. Il trouvait ça mignon.

Elle, elle s'occupait de son fils comme toute maman aurait pu le faire. Elle lui parlait. Elle le prenait dans ses bras. Elle l'embrassait.

Ils étaient liés subtilement, elle et lui. C'était une histoire étrange et personne n'aurait envie d'en parler. Ils s'étaient rencontrés par hasard, alors qu'elle cherchait à se perdre. Il était là. C'est tout. Ils ont parlé. Ils se sont regardé dans les yeux et ils ont dit : « C'est trop tard. » Alors ils ont ri et se sont à nouveau embrassés.

C'est beau, une histoire comme celle-là, parce qu'on sait qu'elle ne vit pas. Parce qu'on sait qu'elle est là sans être et que elle, par exemple, ne pourra jamais dire qu'elle a vu ceci ou cela parce que, dans la réalité de tout le monde, cela n'existe pas.

C'est surtout une histoire de choses qu'on voit et de choses qu'on ne voit pas. C'est une histoire qui est belle parce qu'on ne la voit pas.

On s'est assis en face d'un couple. Ils n'arrêtaient pas de s'embrasser, mais ils se sont un peu arrêtés quand on est arrivés. Ben s'est mis à côté de la fenêtre. Il a relevé ses lunettes de soleil. Ça lui donnait un air un peu mignon comme ça. J'aimais bien. Mais je n'ai rien montré, des fois que. Il avait l'air tranquille. Il me parlait de la garde de son fils, de sa réputation à Dinant qui n'était plus à faire et de sa vie ailleurs qui était toute à faire.

De temps en temps, le gars en face nous regardait. Surtout quand Ben a commencé à jouer avec ses lunettes en parlant. Ben s'est excusé, mais le gars a souri genre pas grave. Je me demande ce qu'il pensait de nous.

On est descendu à l'arrêt suivant. On ne leur a même pas dit au revoir.

Puis Ben est parti rejoindre son pote qui le ramenait à Dinant.

Puis je suis restée là.

J'aurais peut-être dû l'embrasser.

Je sais pas.

Nous étions là, à Florence, et il faisait beau, je crois. Je ne me souviens plus très bien, mais je pense qu'il faisait beau. Nous voulions visiter les Offices. Je voulais voir un tableau de Uccello, je crois. Je ne me souviens plus. À vrai dire, j'ai oublié beaucoup de choses de ce voyage. Je n'ai retenu que les grandes lignes, celles qui m'affectaient le plus. La situation était étrange, mais on faisait avec. Et on allait donc aux Offices. Et on les visite. Et on aime bien, on aime moins. Et puis on arrive à la boutique des Offices. On fait le tour. Et puis je prends une carte. En double. C'est la *Madone à l'Enfant et deux anges* de Lippi. J'ai toujours aimé ce tableau. Je lui dis que la deuxième, c'est pour ma grand-mère. Sauf que c'est pas vrai. Que ma grand-mère, malgré tout l'amour que je lui porte, ne verra jamais cette carte. Qu'elle est en fait destinée à celle qui attend mon retour. Que elle et moi, à Florence, c'est la conclusion d'une relation qu'on traîne depuis deux ans sans jamais oser admettre qu'on se trompe. Que cette carte n'est pas innocente. Que je l'achète devant elle, que je lui dis que je l'apprécie particulièrement. Et elle ne sait pas. Elle m'écoute, elle acquiesce et elle ne dit rien d'autre. Non, elle ne sait pas que elle et moi, c'est fini. Qu'un peu plus tard, on se promènera dans les jardins de Boboli, que le soleil sera toujours là, qu'on regardera la campagne et qu'on fera semblant d'être bien ensemble. Elle ignore même jusqu'à la naïveté de la situation. Je profite de chaque instant. Je jouis en pied de nez.

D a m i e n G r o s d e n t

La petite épouse et la fille aînée

*Je suis amoureux comme
le vers l'est de la pomme*

Le chat GRAIN D'AMOUR

I

C'est la nuit

Il fait tout bleu d'oiseaux
Ouvre la fenêtre
Que s'envolent
Mes oiseaux en paquets de vingt

II

Chevêche ulule

Les chevelures
Des cheminées
Dans mes cheveux
Leurs mèches veux
Et je veux les
Écheveler

III
Sur l'herbette

Petite bête
Elle a l'air bête
Sous l'éther nue

Dieu la bénisse

IV
Bientôt l'été

J'irai sous l'or éblou
I des filles blue
Jeans exquisement insouciantes
Les embruns d'or des jets
Leurs yeux perles que j'ai
Couvées en mes pensées presciantes

J'irai l'été versé
Dans l'âme converser
Avec mes jeunes inconscientes
Sous les arbres des parcs
Du destin que les Parques
Réservent à ces impatientes

Et la main dans leurs mèches
J'irai lorsqu'elles fraîch
Iront vers la nuit omnisciente
Et l'ivresse rendra
L'air soyeux comme un drap
Et leur volonté déficiente

V
En mobylette

BANIE Barclay
J'ai retrouvé ma mobylette
Tu m'attendais dans le cadran
Du compte-kilomètres

BANIE Barclay
Tu vas tes tendres kilos mettre
Sur le cuir noir d'il y a quatre ans
Qu'ils font ployer fillette

BANIE Barclay
On va comme sur des roulettes
Sur le tarmac d'il y a quatre ans
Le beau tarmac fillette

BANIE Barclay
J'ai retrouvé ma mobylette
Tu m'attendais dans le cadran
Du compte-kilomètres

VI

Licence licencieuse

*Tu veux avoir la préférence,
Berger, au son de ton hautbois ;
Crois-tu d'Eglé guider encore la danse ?
Non, c'est le son de ma voix.*

Jean-Philippe Rameau, *Les Fêtes d'Hébé ou
Les Talents Lyriques, Troisième Entrée* : « La
Danse ».

AMOUREUX d'Lili
V's avez pas le sens
D'la pratique au lit
Pauvre adolescence
À ma connaissance
Sans l'odeur d'essence
Vous seriez jolis
Amoureux d'Lili
Je suis au déli
Re amoureux d'Lili
Mais c'est un délit
D'tomber sous les sens
Amoureux d'Lili
En toute innocence
Sur vos tumescences
Pleurer son absence
Amoureux d'Lili
Même sans licence
J'ai touché Lili

VII

EN tee-shirt elle est chou tu t'shoote
Rais plus qu'à elle c's'rait chouett' ben ouais
Comm' dans un film de Greenaway
J'aimerais que sur une route
Non loin d'un zoo la nuit soient mortes
Toutes tes petites amies
Comme des poupées endormies
Les yeux ouverts comme la port
Ière aux effluves s'est ouverte
Des roses que tu as offertes
Elle dans le tableau de bord
Piteuse une jambe brisée
Un dieu dans le pare-brise et
Qu'advienne un messie à son bord

VIII

Variations sur les amis d'enfance

Écoute shut your mouth la voix de mes intimes
Cassée monotone cassée
Qui bat de l'aile
Contre les lampes aux cafés

Écoute shut your mouth listen to mes intimes
Cassés ils marmottent cassés
Ils ont les ailes
Clouées au comptoir des cafés

Take a drink shut your mouth listen to mes intimes
Cassés leurs rêves sont cassés
Ils ont les ailes
Coupées dans la glace aux cafés

Take a drink shut your mouth listen to my intim
Ate friends dans le verre cassés
Et bois de l'ale
La nuit au comptoir des cafés

IX
Pelotonnement

J'ai peur
La nuit est tressée de serpents
Qui rampent noirs je me repens
J'ai peur
De tous mes crimes
J'ai peur

Je me repens mais les serpents
De la nuit noire vont rampant
J'ai peur
Vers leurs victimes
J'ai peur

X

Je suis riche de tout je crains la Némésis
Gémit un pauvre roi lorsque son monde tremble
J'adore une chimère Elle and her name is Is
Lise Apple en toute autre enfant qui lui ressemble
Ma tendre Iphi m'énervé et le mélange est fade
Mais elle est bien aimante et m'attire souvent
Au havre domestique c'est simple émouvant
La maman qui dorlote son marmot malade
Tout m'est si précieux le jeu le luxe pheu !

Pourrais-je soupirer comme le fait Cassandre
Je fume doucement et je pressens la cendre
Si pouvait exister ne serait-ce qu'un dieu

XI

Ce sont les cris d'amour de la jeune princesse
Et les moines qui prient Dieux qu'il ne cessent
Dans leurs cloîtres qu'ils fleurdelisent
À ma détresse
À mon angoisse compatissent

XII

Linove l'onirique

Animale beauté tu venais de Linove
Et je t'avais rasé le crâne par endroits
Tu étais pâle et rose et plus grande que moi
Animale beauté tu venais de Linove

Tous les jolis garçons furent jaloux de moi
Ces vacances d'été quand tu vins étrangère
Me faire voir rougir ton corps humide et clair
Tous les jolis garçons furent jaloux de moi

Quelque accident venait de t'enlever la vue
Tu pleurais sous le pansement pâle morose
Et mes doux yeux erraient sur ton derrière rose
Quelque accident venait de t'enlever la vue

En gare de Linove où tu m'es revenue
La peau fraîche irisée car j'y avais mordu
Dans l'ombre et le soleil tu ne t'enfuiras plus
En gare de Linove où tu m'es revenue

XIII
Bicycle

Une petite chose
Déchausse tes bésicles
Que sur ton nez je pose
Mes yeux dans de la neige rose
Je vois des empreintes de cycles
Tant mieux si tu vois mal
Parmi la neige catadioptré
Il circule un bicycle
Et ça va tourner mal
Je te perdrai comme le cycle
Des saisons ma petite myope
La vie et moi sommes bésicles
Qui t'emprennent ma vieille

XIV

La belle journée pour être triste
Je me suis étiré comme un chat
Sur la saison chère aux coloristes
Comme m'émurent les entrechats
Joyeux des cloches équilibristes !
Nous sortîmes faire des achats
Puis nous sommes allés voir le Christ
Chez lui splendide grandiose et triste
J'aime m'érafler avec le chas
Des aiguilles de ma camériste

XV

Comme un rideau qui va tomber

Le ciel est bleu cruel
Sur le canapé de toile écrue elle
Et moi sommes ravis
C'est le plus beau jour de nos pauvres vies
Et je goûte elle lit
Une orange amère un drame le lit
Défait est bleu cruel
L'orange soleil a bien décru elle
Et moi fous à l'envi
Mangeottons le fruit âcre c'est la vie

XVI

C'était avant le cataclysme
Elle à la ville aveuglement
M'aime malgré mon égoïsme
Elle s'avance aveuglement
Dans la ville à travers le prisme
Elle me voit aveuglement
C'était avant le cataclysme
L'on pratiquait aveuglement
En ce temps-là l'équilibrisme

J o r i s I v e n

Parchemin/Testament

Traduit du néerlandais par Bernard Decoene.

Bijoux

Lorsque je regarde dans la glace, je regarde dans les yeux de
mes filles.

Mes filles ressemblent à la femme qui les a portées.
Tout comme elle elles aiment le noir. Et les longues robes et
les bijoux. Elles ont les mains de leur mère. Je ne vois plus
mes filles, or je me rappelle que nous nous reconnaissons
dans nos histoires. La honte des rougeurs,
l'effroi des sueurs froides. Nous étions modestes
en ce que nous nous taisions mutuellement. Mes filles parlent
une langue que leur nouveau père leur a enseignée. Elles
posent

d'autres accents. Or elles portent encore les bagues, colliers
et bracelets qu'elles ont reçus de ma mère.

Je me rappelle de mes filles le silence et les
embrassades. La honte lors du départ, l'effroi lors
des adieux. Mes filles ont mes mains.

Elles se meuvent comme je me meus. Qui me dit que je n'étais
pas heureux

ce matin ? Dans les heures matinales mes filles
m'ont longtemps dévisagé. Et nous avons échangé des secrets,
comme autrefois des petits paquets sous l'arbre de Noël.

Comme autrefois.

Bruges

C'était toujours l'été, nous respirions l'air de la mer et courions
sur des trottoirs
à Bruges. Je courais à côté de toi. Je ne te connaissais pas. Je ne
te touchais pas,
même pas par négligence. Tu jetais une longue ombre devant
toi.
La chaleur faisait fondre l'asphalte. Nous nous arrê tâmes au
feu rouge.
Je ne t'ai pas regardée. Nous pouvions entendre notre mutuelle
respiration.
Nous poursuivîmes notre chemin en nos ombres
s'entrecroisèrent.
Je n'ai pas voulu te suivre, mais je ne t'ai pas quittée non plus.
Par intermittence l'ombre d'un arbre tombait sur notre ombre
et réalisai-je combien nous étions petits. Or à chaque fois nous
continuions
à traduire notre corps et nos mouvements en une ombre. Nous
n'avons pas
parlé, or nous avons secrètement senti notre présence
mutuelle,
dans cette rue. Nous avons partagé notre ombre. Nos chemins
se sont
séparés, mais nous avons embrassé ce qui nous a traduit.

Chant de Moynalty

Je me trouve près du tombeau de Maura et regarde par-dessus
les collines. Les collines courbent leur côte dans Moynalty
et se sont couchées très près l'une de l'autre
pour conserver des générations de secrets. Le lierre grimpe
aux arbres à Moynalty et les arbres étendent leurs branches
sur les collines. Ils protègent les morts à Moynalty.
Les nuages pendent lourds au-dessus des collines, les prés et
les champs. Les nuages pèsent sur Moynalty. Les morts se
tiennent
à l'abri et peuplent les maisons abandonnées de Moynalty.
Ils parlent avec les vivants et mangent dans leurs assiettes à
Moynalty. Les maisons ont une dignité égale à
celle des arbres de Moynalty. Elles hébergent les morts
et les morts vivent à Moynalty. Je me trouve près du tombeau
et pince
dans tes mains, et dans ceux de ta mère, Maura, à Moynalty.

Huit heures

Très souvent je me suis assis au bureau à huit heures.
J'ai allumé la lampe. Je me suis penché sur la feuille blanche
et les mots dansaient devant mes yeux. Très souvent
j'ai alors pensé à de grands exemples. À Isaac Babel,
par exemple, qui écrivait qu'aucun fer ne pouvait
transpercer d'une manière aussi glaciale un cœur
humain sinon un point placé au moment exact.
Ce genre de phrases me venait à l'esprit et je ne mettais rien
par écrit.
J'ai voulu me lier à tout, or point à une femme,
une maison, une forme. Alors je pensais, continue, ne
t'appesantis pas,
ne traînasse pas. Le temps est passé bien vite depuis huit
heures,
lorsque j'allumai la lampe et vins m'asseoir ici. Je ne lus, ni
ne parlai. Avec qui parlerais-je entièrement seul dans cette
maison ?
Très souvent j'ai pensé que la parole non prononcée
pouvait réaliser plus que l'acte le plus puissant. Or quelle que
fût
la force dont je trimais, je n'ai jamais écrit une seule ligne
qui sût que j'existasse. Très souvent j'ai voulu me lever et me
livrer à la vie. Parfois le courage me manquait à cet effet,
une autre fois j'avalais ma crainte. Mais j'ai toujours
éprouvé la vie comme lassante ; point l'écriture.
Quelquefois tout devenait soudain clair au-dessus d'une
feuille. Pour ce moment unique je me suis assis des heures
au bureau. Car chaque fois que j'ai vécu, je me suis
dépassé moi-même. Je levai la tête et il était huit heures.

Soliloque

J'ai aujourd'hui tant de raisons pour que tu me manques, ma
sœur.
Je pourrais t'accuser, or je ne le fais point parce que
je sais quelle voie j'ai suivie moi-même et combien les limites
m'ont attiré. C'était un jour de février,
comme aujourd'hui. Il faisait frais, du brouillard était
suspendu. J'entrai
dans la chambre et tu étais couchée sur le banc. Ton visage
était
froid, tes bras gisaient à coté de toi. Ceci aurait pu arriver
chaque
jour. Tous les soirs nous avions peur de la nuit,
tous les matins nous craignons le jour. Tout a son
époque, comme tu le savais. Les feuilles tombent lorsque
vient leur époque
de tomber. Or toi tu as anticipé ton époque.
Tu as violé les lois de la nature, et ce qui
est plus grave, l'accord tacite que nous avions.
Nous résisterions ensemble, quelque obscures et sinueuses
que fussent les voies que nous empruntions. Nous
nous sauverions mutuellement à tout moment, or je n'ai pas
pu te retenir. Chaque fois que quelqu'un te quittait,
tu voulais quitter le monde entier. Ainsi que père voulait un
jour
jeter ta poupée par la fenêtre, ainsi tu te jetas hors de la vie.
J'aurais pu tout te pardonner, mais point cet acte
parce qu'il est tellement irrévocable. Tu me manques. Ton
visage me manque,
tes bras, tes cartes d'anniversaire. Et je t'accuse aujourd'hui,
parce que tu nous quittas comme personne ne t'a jamais
quittée.

Notices bio-bibliographiques

Alexis Alvarez Barbosa est né à Namur en 1980. Il a vécu en Espagne, a travaillé aux universités de Valence et Louvain-la-Neuve. Il a fait un mémoire sur Borges et un autre sur Juan José Saer. Il est aujourd'hui enseignant. Ces poèmes sont les premiers qu'il publie.

André Balthazar est né le 7 janvier 1934, à La Louvière. Il a fait des études de Philologie romane à l'ULB. Il crée en 1957, avec Pol Bury, le *Daily-Bul*, revue et éditions. Poète et critique, il a publié une trentaine de recueils de la *Personne du singulier*, orné par Pierre Alechinsky, en 1963, à *Balivernes*, dont nous présentons ici de larges extraits et qui paraîtra prochainement.

Frédéric Bourgeois est né en 1980. Il s'installe à Bruxelles en 1998. Études en traduction et communication jusqu'en 2006. Aujourd'hui, il est professeur d'anglais et assistant administratif et de production au sein d'une compagnie de danse. Vague projet musical avec Ambroise.

France De Beck est née à Virginal (Brabant Wallon) en 1961. Elle a une formation de biologiste et vit actuellement dans le Hainaut. Ce texte est sa première publication.

Laurent Demoulin est l'auteur de *L'Hypocrisie pédagogique* (pamphlet, Éditions Talus d'Approche, 1999), *Ulysse Lumumba* (contes poétiques, Éditions Talus d'Approche, 2000), *Filiation* (poèmes, Éditions Le Fram, 2001) et *La Salle de bain. Revue de presse* (critique littéraire, Minuit, 2005). Les poèmes publiés ici paraîtront en 2008 au Tétràs Lyre au sein d'un recueil intitulé *Trop tard*.

Damien Jacques Grosdent est licencié en communication de l'Université de Liège, où il présente, en 1993, son mémoire de création *Le livre d'Esther*. Il vit à Liège et publie ici pour la première fois une suite de poèmes extraits de *Biblion*, œuvre

Notices bio-bibliographiques

polymorphe et totale qui reprend ses écrits entre 1981 et 2003. Signalons que *Biblion* est à la recherche d'un éditeur...

Joris Iven est né le 25 janvier 1954 à Diepenbeek. Il a étudié les sciences économiques, la sociologie, l'espagnol et l'écriture de scénario. Il a été critique de poésie pour *Het Belang van Limburg* et a collaboré aux revues littéraires *Letters* et *Deus ex Machina*. Il a traduit des poètes du monde entier. Joris Iven a publié plusieurs recueils de poésie et participe à de nombreux festivals. Les extraits donnés à la revue *Le Fram* proviennent de *Parchemin/Testament*.

Vasile Petre Fati : né le 13 octobre 1944 à Constantza, mort en novembre 1996. Volumes de poèmes : *Vue à midi*, 1975 ; *Fraises en novembre*, 1978 ; *Le Paradis en fer*, 1980 ; *Les Détails*, 1984 ; *Photo avec un chien loup*, 1996. Il a publié aussi des volumes de prose (nouvelles, romans). Premières traductions en français d'un poète renommé et secret.

Guillaume Rodien est né dans les années cinquante d'un siècle passé à Alès. Après de longues années d'errance et de mendicité en Inde et dans l'Asie, il s'installe à Marseille. C'est seulement depuis 2005 qu'il cherche à publier ses textes, dont le long poème *Vae Solis* dont nous publions trois extraits.

René Swennen, romancier, conteur, dramaturge et avocat, est né en 1942. Il a obtenu le Prix Rossel en 1987 pour *Les Trois Frères*. Il est également l'auteur des deux pamphlets *Belgique Requiem*. Il publie dans *Le Fram* pour la seconde fois.

Le Fram

Sommaires des quinze premiers numéros :

• **15** • Jan BAETENS – Franz BARTELT – Laure CAMBAU – Jacqueline DE CLEQ – John FENOGEN – Véronique JANZYK – Eva KAVIAN – Flor LURIENNE – Gisèle PRASSINOS – Vincent THOLOME • **14** • Fabrizio BAJEC – Laurence BOSMANS – Rémy DISDERO – Gheorghe GRIGURCU – Andrea INGLESE – Yves LEBON – Ariane LE FORT – Valérie NIMAL – Frédéric SAENEN – Timotéo SERGEÏ – René SWENNEN – Geert VAN ISTENDAEL • **13** • David BESSHOPS – Thibaut BINARD – Yves COLLEY – Maxime COTON – Frank DE CRITS – Mohamed HMOUDANE – Pierre HUSSON – Michel LAMBERT – Sébastien LISE – Sylvie NEVE – Peter SEMOLIC – Alejo STEIMBERG • **12** • Éric BROGNIET – Carino BUCCIARELLI – Cecilia BURTICA – Frédéric DUFOING – Théophile de GIRAUD – GOKYO – Nora IUGA – Rudy LIPPERT – Pascal LUCION – Dominique MASSAUT – NISSE – Rossano ROSI – Pascal SADIEN – Ivana ŠOJAT-KUCI – Tina STROHEKER • **11** • Ben ARES – Fabrizio BAJEC – Georges CHRISTODOULIDES – William CLIFF – Serge DELAIVE – Anise KOLTZ – Philippe LEUCKX – Antonie MOYANO – Brane MOZETIC – Valérie NIMAL – János OLAH • **10** • George ALMOSNINO – Joël BAQUE – David BESSCHOPS – Didier BOURDA – Gabriel FERRATER – Patrick FRASELLE – Luis GARCIA MONTERO – Günter KUNERT – Tamara LAÍ – Pascal LECLERCQ – François MONAVILLE – Olivier SAUSSUS – Gabriel TORNABENE • **9** • Thibaut BINARD – Roland COUNARD – Mathieu HILFIGER – Frédéric-Yves JEANNET – Caroline LAMARCHE – Raphaël MICCOLI – Siska MOFFARTS – Hélène MOHONE – Charles PENNEQUIN – Pierre PUTTEMANS – Julie RAHIR – André ROMUS – Juan SERAFINI • **8** • Constantin ABALUTA – William CLIFF – Daniel DE BRUYCKER – Paul DE TROY – Marie ÉTIENNE – Henri FALAISE – Anne-Lise GROBETY – Hilde KETELEER – Joseph ORBAN – Pier Paolo PASOLINI – Laurent ROBERT – Pedro SERRANO – János SZENTMARTONI • **7** • Perlette ADLER – Olivier COYETTE – Russell EDSON – Amari HAMADENE – Jacques IZOARD – Tamás JONAS – Manuel SCHMITZ – Eddy VAN VLIET – Carmelo VIRONE – François WATLET • **6** • Fabrizio BAJEC – Béatrix BECK – Sujata BHATT – Michel CONTE – Laurent DEMOULIN – Vincent ENGEL – Jaime GIL DE BIEDMA – Chantal LAMERTYN – Pascal LECLERCQ – Carl NORAC – Frédéric SAENEN • **5** • Olivier ANDU – Jean-Christophe BELLEVEAUX – David BURTY – Ivana CARETTE-SOJAT – Christine DELCOURT – François EMMANUEL – Hadelin

FERONT – HAGGIS – Agnès HENRARD – Alojz IHAN – Denis JAMPEN – Pierre PEUCHMAURD – Pierre PUTTEMANS – Sigrid VERBERT •4• Carino BUCCIARELLI – Hélène CIXOUS – Denys-Louis COLAUX – Rodica DRAGHINESCU – Tamas FILIP – Rose-Marie FRANÇOIS – Pierre HUSSON – Caroline LAMARCHE – Nicole MALINCONI – Serge NOËL – Rossano ROSI – Gwenaëlle STUBBE •3• Thibaut BINARD – Georges BRASSENS – William CLIFF – Serge DELAIVE – Laurent DEMOULIN – Maria Grazia GRECO CALANDRONE – Frédéric-Yves JEANNET – Nelly KAPLAN – János LACKFI – Antonio MOYANO – Wilfred OWEN – Jean-Marie PIEMME – André ROMUS – Frédéric SAENEN – André TILLIEU •2• Nicolas ANCION – Anne-Marie BEECKMAN – Olivier BRUN – Hugo CLAUS – Marie-Claire CORBEIL – Pierre DULIEU – Otto GANZ – Luc LOUWETTE – Christian MARCIPONT – Joseph ORBAN – Laurent ROBERT – Eugène SAVITZKAYA – Yvon VANDYCKE •1• Constantin ABALUTA – Carino BUCCIARELLI – Denys-Louis COLAUX – Serge DELAIVE – Slaheddine HADDAD – Frédéric-Yves JEANNET – Pascal LECLERCQ – Karel LOGIST – Carl NORAC – Rossano ROSI – Frédéric SAENEN – Vincent SMEKENS – Anne-Lou STEININGER.

Les Éditions Le Fram ont publié :

Pièges d'air _____ de Jacques Izoard
Je n'aime que rester _____ d'Antonio Moyano
Poèmes en attendant le mauve _____ de Michel Delaive
Passé la Haine et d'autres fleuves _____
 _____ de Rose-Marie François
Filiation _____ de Laurent Demoulin
Approximativement _____ de Rossano Rosi
Aux prises avec la vie _____ d'Eugène Savitzkaya
Twee vrouwen van twee kanten / Entre-deux _____
 _____ de Hilde Keteleer et Caroline Lamarche
Qui je fuis _____ de Frédéric Saenen
Le Troisième Corps _____ de Michel Delville
Le Dortoir _____ de Nicolas Ancion
La Robe de mariée _____ de Valérie Nimal
Le Chas de l'aiguille _____ de Roland Counard

Équipe rédactionnelle

Serge Delaive, 172, Rue de Joie, B-4000 Liège
Karel Logist, 54, Rue des Fusillés, B-4020 Liège
Carl Norac, 269, Rue de la Source, F-45160 Olivet

Adresse électronique : LeFram@gmail.com

Le Fram organise aussi des rencontres littéraires
bimensuelles à Liège ;

Responsables : Marc Lejeune et Karel Logist
Informations sur le site internet : www.lefram.com

Composition : Gérald Purnelle
Illustration de couverture : Georg Glaser

Diffusion

La Caravelle, Rue du Pré aux Oies 303, B-1130 Bruxelles,
info@sdlcaravelle.com

Les numéros de la revue et les livres sont également en vente
en ligne sur : www.rezolibre.com/librairie/

Prix au numéro : 7 €.
Prix de l'abonnement pour 4 numéros : 25 €.
Pour la Belgique : par virement au compte
n° 000-3255554-40 de « Le Fram ».

Ce numéro est publié
avec le soutien du Fonds National des Lettres
et de la Communauté française de Belgique.

L e F r a m

n° 16 printemps – été 2007

Alexis Alvarez Barbosa	André Balthazar
Frédéric Bourgeois	France De Beck
Laurent Demoulin	Vasile Petre Fati
Damien Grosdent	Joris Iven
Guillaume Rodien	René Swennen

Le Fram, revue littéraire semestrielle,
est animée par Serge Delaive, Karel Logist et Carl Norac.

ISSN : 1374-4623
ISBN : 2-930330-24-4
